



HAL
open science

Introduction -Reconstruire le pays perdu

Valérie Feschet, Cyril Isnard

► **To cite this version:**

Valérie Feschet, Cyril Isnard. Introduction -Reconstruire le pays perdu. *Ethnologie française*, 2013, 43 (1), pp.5-9. 10.3917/ethn.131.0005 . hal-01425007

HAL Id: hal-01425007

<https://hal.science/hal-01425007v1>

Submitted on 3 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION. RECONSTRUIRE LE PAYS PERDU

Valérie Feschet et Cyril Isnart

P.U.F. | *Ethnologie française*

2013/1 - Vol. 43
pages 5 à 9

ISSN 0046-2616

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-1-page-5.htm>

Pour citer cet article :

Feschet Valérie et Isnart Cyril, « Introduction. Reconstruire le pays perdu »,
Ethnologie française, 2013/1 Vol. 43, p. 5-9. DOI : 10.3917/ethn.131.0005

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Reconstruire le pays perdu

Valérie Feschet
 Institut d'ethnologie méditerranéenne européenne et comparative
 Cyril Isnart
 Université de Évora

Valérie Feschet
 IDEMEC – UMR 7307
 MMSH
 Aix-Marseille Université, AMU
 5, rue du Château-de-l'Horloge
 13094 Aix-en-Provence cedex 2
 feschet@mmsch.univ-aix.fr

Cyril Isnart
 CÍDEHUS
 Universidade de Évora
 Palacio do Vimioso
 Apartado 94
 7000-504 Évora
 Portugal
 isnartc@gmail.com

Lorsque le poète romain Ovide est expulsé de la cité à la suite d'une obscure affaire politico-littéraire, il n'emporte dans son exil vers les bords de la mer Noire que les souvenirs de sa vie mondaine et familiale. Pour raconter l'incompréhension dans laquelle il est plongé et pour entamer une correspondance avec ses proches, il va écrire deux séries de missives, les *Tristes* et les *Pontiques*, aussi mélancoliques, rageuses et vaines que ses appels à la clémence du tyran¹. Contant son isolement et sa solitude, en un monde barbare dans lequel personne ne comprend sa langue, il évoque Rome de mémoire, décrit les faits et gestes de ses amis et de sa famille, les bourgeons du printemps, l'agitation de la foule du cirque. Il se met alors en scène comme un spectateur lointain qui ne peut participer à la vie romaine que par la reconstitution écrite. L'originalité des textes d'Ovide ne tient pas tant à la qualité littéraire de l'expression de la nostalgie – d'autant plus fortement ressentie que l'exil ne fut pas un choix mais une condamnation – qu'à son évocation de la ville perdue. L'image que le poète nous transmet n'est évidemment pas la Rome dans laquelle ses contemporains vivaient. Cette Rome existe seulement dans l'imaginaire nostalgique du poète, comme une reconstitution mentale de la ville par le biais de l'écriture et de la mémoire.

Les exemples sont nombreux en littérature, comme dans d'autres formes d'expressions artistiques, de reconstructions imaginaires du pays perdu. *Moi et le village* (1911), un tableau de Marc Chagall, représente des fragments épars de son village de Russie, Vitebsk, la laitière en train de traire, le paysan revenant de son champ la faux sur l'épaule, les maisons alignées en arrière-plan, hommes et animaux se côtoyant dans un regard croisé. Franco Magnani (né en 1934 en Toscane) peint à San Francisco des centaines de tableaux qui représentent Pontito, un village accroché sur un promontoire escarpé dont il a mémorisé le moindre détail étant enfant : « Je reconstruirai Pontito pour toi », dit-il à sa mère face au désastre du bombardement allemand [Fabre, 2005 : 256-262]. Ilex Beller (né en 1914), issu du *shtetl* polonais, peint lui aussi de mémoire, alors qu'il est installé à Paris, son village perdu « épuré de scènes anecdotiques, comme un territoire délimité sur lequel se projette une géographie sociale » [*ibid.* : 253-256 ; Kirshenblatt et Kirshenblatt-Gimblett, 2007]. Salman Rushdie ne dit pas autre chose

1. Voir la traduction récente de Marie Darrieussecq publiée sous le titre de *Tristes Pontiques* en 2008 [Ovide, 2008].



quand il conclut que les écrivains de l'exil sont condamnés à « créer des fictions, des villes ou villages non pas réels mais invisibles, des patries imaginaires, des Indes de l'esprit » [Rushdie, 1992 : 10, cité dans Sciorra, 2011 : 107, traduction des auteurs]. À la suite de ces auteurs et à partir de nos propres travaux de terrain conduits dans les Alpes [Feschet, 2012 ; Isnart, 2009], nous avons souhaité engager une comparaison des multiples façons de se souvenir, de garder avec soi ce lieu « originel » qui semble d'autant plus crucial que la distance grandit. Même si le travail de remémoration est bien de l'ordre de la représentation et de la reconstruction imaginaires, des objets et des actes concrets apparaissent, parfois magnifiés, parfois ordinaires, pour permettre aux acteurs de s'ancrer symboliquement mais aussi matériellement à cet « autre » lieu dont ils cultivent l'éloignement et dont ils valorisent la différence².

2. On pourrait penser que les re-créations des pays perdus entretiennent une proximité avec les usages de la tradition et du passé, tels qu'ils sont analysés par l'anthropologie et l'histoire depuis une vingtaine d'années [Dimitrijevic (dir.), 2004]. Le parallèle est juste, et il traverse, à l'instar des discussions sur les racines et la mémoire, certaines des contributions, mais il tend peut-être à affaiblir la dimension proprement spatiale et matérielle des phénomènes qui sont étudiés ici.

Les « pays perdus » dont il est question dans ce numéro sont des villages ou des villes du pourtour méditerranéen dont les images se diffusent bien au-delà, en suivant des mouvements migratoires plus globalisés. Il s'agit de lieux bien identifiés comme ceux de la *Retirada* de l'Espagne franquiste, de la Kabylie algérienne, de la frontière franco-italienne, de la Provence, de l'Italie napolitaine, de la Grèce insulaire (Rhodes) ou de l'Albanie. Les migrants qui cherchent à garder le contact avec leur « pays » habitent aujourd'hui aux États-Unis, en Afrique du Sud, en Israël, en Algérie urbaine, ou dans les pays de l'Europe occidentale. Le façonnage du souvenir prend des formes très diverses mais l'inventaire de ces façons de « refaire » le pays perdu peut être ramené à quelques grands ensembles.

Le premier cas de figure consiste à se souvenir de loin et à reproduire, dans son nouveau pays, le bon temps d'avant, parfois à l'occasion de fêtes ou de rituels cycliques. Le second ensemble de pratiques commémoratives amène à refaire le chemin à l'envers, à entreprendre le voyage du retour, parfois périodiquement, dans d'autres cas en une seule et unique fois en limitant l'expérience dans le temps. De près ou de loin, les supports de mémoire font toujours appel à l'un des cinq sens ou à plusieurs d'entre eux. Il s'agit d'entendre, de voir, de goûter, de toucher, de sentir le lieu que l'on veut garder en mémoire. Dans le pays d'accueil, ce sont des récits qui permettront de se souvenir, mais aussi des autobiographies, des romans, de la poésie, des chants, des danses traditionnelles, des conférences, des pièces de théâtre, des chorégraphies modernes, du hip-hop. Chez les particuliers, comme dans les restaurants ou les boutiques, des objets de décoration chinés et rapportés précautionneusement à l'occasion d'un voyage au pays sont exposés. Loin de ce « chez soi » perdu, les personnes qui se souviennent exposent des photographies du lieu, réalisent parfois des répliques architecturales ou bien, par exemple au temps des crèches de Noël, des villages emblématiques en trois dimensions miniaturisés, accrochés à leur colline de carton, faits de colle, de peinture et de figurines. Les migrants ou les descendants de migrants créent des associations communautaires, des réseaux sociaux sur Internet, des fondations pour ne jamais oublier. Ils organisent aussi des moments de convivialité pour rappeler la chaleur de la sociabilité traditionnelle de leur pays d'origine, des bals, des concours de boules ou des fêtes du 14 Juillet. Ils ne perdent pas une occasion pour déguster les plats typiques de chez eux et évoquer les savoirs poétiques et musicaux qui leur sont familiers.

Lorsque les migrants veulent marcher dans les pas de leurs ancêtres, les formes du retour sont également variées, voyages du souvenir pour ne pas oublier, pèlerinages généalogiques, cousinades et fêtes familiales. Dans un contexte d'exil ou de déportation, un autre éventail de pratiques se met en place, discours commémoratifs, installations de stèle, inaugurations de monument, expositions, exhibitions d'œuvres d'art, marches commémoratives. Quand il s'agit de migrations dites « économiques », plus ou moins volontaires, qu'elles soient à grande ou petite échelle, et que les liens sont encore denses

avec le pays d'accueil, les migrants n'hésitent pas à revenir se marier au pays et à y faire baptiser leurs enfants. Ils font, quand ils le peuvent, le voyage pour être présents aux enterrements. Ils participent le temps des vacances à ce qui existe encore et rendent hommage à leurs ancêtres en redonnant vie aux pratiques locales anciennes : chants et bals traditionnels, fêtes communales, banquets, rituels collectifs tombés dans l'oubli et remis à l'honneur. Autrement dit, les migrants se recueillent sur les lieux de leurs souffrances ou bien se nourrissent de leur village natal avant de repartir, repus, là où ils vivent le reste de l'année. Quand il ne reste rien d'autre que des ruines ou qu'il n'y a plus « personne », ils peuvent au moins toucher de leurs mains les pierres des maisons, emporter avec eux un morceau de parpaing, un caillou, une poignée de sable, un morceau de fil de fer barbelé rouillé. Les motivations sont multiples : retrouver le plaisir d'être ensemble, ne pas perdre la mémoire des origines, trouver la force d'oublier ce qui doit l'être, reconquérir son histoire.

Les articles de ce numéro mettent en perspective les manières concrètes de reconstruire le pays quitté et montrent comment les migrants gardent le contact avec lui. Un soin tout particulier est accordé aux réalisations matérielles et aux supports concrets du souvenir, aux récits qui le rendent audible et aux actions collectives qui le manifestent. Les auteurs ont gardé le cap d'une ethnologie respectueuse des pratiques réelles et se sont appliqués à mettre en évidence l'énergie déployée par les acteurs pour ne pas perdre le fil d'Ariane à travers le labyrinthe du temps qui les sépare d'un lieu qu'ils considèrent comme « originel ». Les textes analysent différents usages sociaux et culturels de la nostalgie, tant la mobilisation du passé alimente les discours politiques, aide à la transmission de la mémoire d'une génération à l'autre, permet d'affirmer une identité de groupe et de construire celles des individus. Même si chaque auteur utilise des références théoriques liées à sa formation et à son histoire ethnographique, les approches anthropologiques et sociologiques de la mémoire des migrants [Baussant, 2006, 2007 ; Fourcade et Legrand, 2008], de la nostalgie [Starobinski, 1966 ; Boym, 2001 ; Lortat-Jacob, 2006], de la patrimonialisation du passé [Lowenthal, 1985 ; Debary, 2002] éclairent de manière nuancée les propriétés formelles et idéelles des façonnages du souvenir. Des notions conceptuelles, comme la mémoire collective, l'hétérotopie [Foucault, 1984], l'artefact ou l'objet [Bonnot, 2002 ; Debary et Turgeon, 2007 ; Lenclud, 2007], toutes permettent d'articuler les pratiques étudiées à des répertoires de fonctions sociales déjà bien connues.

Les textes de Jacques Barou, de Pierre Sintès, de Véronique Moulinié et de Sylvie Sagnes portent sur le souvenir du pays dans le cadre des migrations forcées et des exils politiques. La reconstruction relève ici du recueillement, en tout cas d'une forme de devoir de mémoire, et se structure souvent autour du « retour ». Cela dit, le souvenir n'est pas toujours facile à convoquer et à matérialiser, surtout lorsqu'il s'agit d'exil ou de déportation. Il faut du temps pour que les communautés retrouvent leur mémoire et reconstruisent ensemble des façons d'être du passé. Jacques Barou montre les difficultés des réfugiés politiques à dépasser le traumatisme des persécutions. À partir de quand et à quelles conditions ces populations commencent-elles à sortir d'une mémoire encore proche et pleine d'images contradictoires, pour entrer dans un processus de création mémorielle qui leur permet de se réapproprier le pays perdu, de le reconquérir par une mémoire sélective à défaut de pouvoir y retourner ? Ce processus est l'objet de la contribution de Pierre Sintès, qui montre qu'en dépit de la tragédie de l'extermination des juifs de Rhodes à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les descendants de cette communauté évoquent aujourd'hui matériellement et symboliquement, sur place et dans leurs lieux de vie actuels, le vieux quartier juif, la *Djuderia*. Il fallut du temps également aux réfugiés espagnols de 1939 pour reprendre contact avec le souvenir

de la *Retirada*, l'exode des républicains vers la France. Véronique Moulinié analyse la nostalgie des descendants des réfugiés, à travers la description du *Camin de la Retirada*, une commémoration organisée dans les Pyrénées-Orientales. Les participants posent ici littéralement leurs pieds dans les traces de leurs aïeux, érigent des stèles ou recherchent des objets souvenirs de ce passé. Cet épisode historique a également inspiré des romanciers qui mettent en scène les tensions du retour et du non-retour au pays. Sylvie Sagnes souligne que depuis la mort de Francisco Franco, le roman dit « de mémoire » n'en finit pas de régler son compte à la guerre civile et au franquisme en Espagne. Tout à la fois désenchantement et ré-enchantement de la mémoire, les auteurs conjuguent les souvenirs du lieu quitté à leurs nouvelles appartenances et redimensionnent les utopies d'hier à la réalité ou aux fantasmes du retour sur place.

Les articles de Nassim Amrouche, de Eckehard Pistrick et de Cyril Isnart permettent de saisir la manière dont le souvenir est travaillé lorsque le lien avec le pays est encore vif, mais que l'éloignement contraint à une stratégie performative de reformulation du lieu quitté. En Algérie, le mouvement de revendication culturelle berbère des années 2000, dit des *aarch*, met en scène une culture locale imaginée dans laquelle le village tient une place fondamentale. En recréant ces espaces sociaux typiquement solidaires et démocratiques, les militants, urbains et cultivés, pensent un passé rural et essentialisé dans sa pureté culturelle, comme un outil d'opposition contemporaine. Eckehard Pistrick analyse, pour sa part, les retours estivaux des migrants albanais dans les villages du sud du pays et décrit comment l'absence au village est dépassée par des pratiques de décoration des lieux de vie, d'évocation poétique et des valorisations symboliques des rites de passage que l'on préfère toujours réaliser au village. Quant à Cyril Isnart, il observe également un retour périodique des descendants d'un hameau situé sur la frontière franco-italienne. Anciennement peuplé de migrants piémontais stigmatisés, déserté la plupart de l'année, ce petit pays perdu est réactivé ponctuellement, au prix d'une évocation musicale et poétique subtile, et de la mise en œuvre d'une théorie locale de la musique.

L'action *in situ* de communion avec le passé n'est pas le seul moyen de revenir au pays. Les évocations du lieu, à distance de celui-ci, sont parfois très efficaces et aident le passage d'un espace-temps à un autre. Les textes de Nicolas Adell, de Claire Calogirou, de Joseph Sciorra et de Valérie Feschet analysent les manières de reconstruire un cadre évocateur qui permet aux migrants de s'envoler vers leur autre lieu. Nicolas Adell montre que la mobilité organisée dans le cadre du compagnonnage, le Tour de France, est propice à la mise en œuvre de la nostalgie du lieu d'origine comme à la construction identitaire du compagnon. Sur le Tour, des moments sont réservés à l'expression réglée du regret et du souvenir du lieu d'origine, alors que la narration mémorielle qui est fabriquée *a posteriori* entraîne une reconstruction nostalgique du Tour lui-même. Dans un tout autre registre, Claire Calogirou étudie les motifs des racines dans le mouvement hip-hop en France, et montre que la dimension générationnelle est ici fondamentale (ce qui est aussi le cas des juifs de Rhodes, des commémorations de la *Retirada*, des migrants albanais ou piémontais). Elle illustre les manières de transmettre le regret du lieu originel dans un mouvement musical contemporain marqué par la présence d'une majorité d'artistes d'origine immigrée. Joseph Sciorra a choisi d'analyser les crèches de la Nativité (*presepi*) des immigrés italiens aux États-Unis. Si ces mises en scènes domestiques fêtent la naissance du Christ, il s'agit aussi de reconstituer des paysages italiens accompagnés de micro-récits biographiques qui en font des sortes de diorama des origines familiales, mêlant le lieu d'origine aux nouvelles conditions de vie à New York. C'est également la reconstitution d'un univers qui se veut familier et emblématique que présente Valérie Feschet dans l'analyse des concours

de pétanque organisés à New York par des ressortissants de la communauté française. Véritable bain de jouvence nostalgique, la célébration du *Bastille Day* fait apparaître un « chez soi » fraternel et chaleureux au prix d'une forte remobilisation et requalification des images mentales du pays quitté.

L'expérience de la migration, de l'exode, de la déportation ou de la mobilité, malgré l'hétérogénéité des violences ressenties, implique toujours un sentiment de perte [Sayad, 2006a, 2006b] et un processus de reconstruction complexe du pays quitté, à la fois imaginaire et matérielle, sensible et poétique, fabriquée en référence au passé, à l'expérience du présent et aux attentes du futur. Rituelles, performatives, littéraires, picturales ou musicales, ces reconstructions forment des doubles du lieu d'origine, dupliqués à l'envi, qui donnent une forme transmissible à cet avant et cet ailleurs et matérialisent l'obsession paradoxale de relier ce qui fut et ce qui est. S'il est possible de concevoir ces pratiques comme la quête nostalgique des racines, il est peut-être plus fécond d'y voir une volonté positive qui donne du sens au présent et à l'histoire. ■

I Références bibliographiques

BAUSSANT Michèle, 2006, « Exils et construction de la mémoire généalogique : l'exemple des Pieds Noirs », *Pôle Sud*, 2006/1, 24 : 29-44.

BAUSSANT Michèle, 2007, « Penser les mémoires », *Ethnologie française*, XXXVII, 3 : 389-394.

BONNOT Thierry, 2002, *La Vie des objets*, Paris, éditions de la MSH.

BOYM Svetlana, 2001, *The Future of Nostalgia*, New York, Basic Books.

DEBARY Octave, 2002, *L'Art d'accommoder les restes*, Paris, éditions du CTHS.

DEBARY Octave et Laurier TURGEON (dir.), 2007, *Objets & Mémoires*, Paris/Québec, éditions de la MSH/Presses de l'Université Laval.

DIMITRIJEVIC Dejan (dir.), 2004, *Fabrication des traditions, invention de modernité*, Paris, éditions de la MSH.

FABRE Daniel, 2005, « Peindre la mémoire », *L'Homme*, 175-176 : 251-276.

FESCHET Valérie, 2012 : « Évocations nostalgiques dans la correspondance de Léon Martin, immigrant français au Mexique », in Alain Faure (dir.), *Le Peuplement européen des Amériques (XVII^e-XX^e siècle)*, Paris, éditions du CTHS : 200-213. Édition en ligne : <http://cths.fr/ed/edition.php?id=5971>.

FOUCAULT Michel, 1994 [1984], « Des espaces autres », in *Dits et écrits*, t. IV, Paris, Gallimard : 752-762.

FOURCADE Marie-Blanche et Caroline LEGRAND (dir.), 2008, *Patrimoine des migrations et migrations des patrimoines*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval/Institut du patrimoine culturel.

ISNART Cyril, 2009, « Le chant des origines. Musique et frontière dans les Alpes », *Ethnologie française*, XXXIX, 3 : 483-493.

KIRSHENBLATT Mayer et Barbara KIRSHENBLATT-GIMBLETT, 2007, *They called me Mayer July : painted memories of a Jewish childhood in Poland before the Holocaust*, Berkeley, University of California Press.

LENCLUD Gérard, 2007, « Être un artefact », in Octave Debary et Laurier Turgeon (dir.), *Objets & Mémoires*, Paris/Québec, éditions de la MSH/Presses de l'Université Laval : 59-90.

LORTAT-JACOB Bernard, 2006, « L'image musicale du souvenir. Georgia on My Mind de Ray Charles », *L'Homme*, 177-178 : 49-72.

LOWENTHAL David, 1985, *The Past Is a Foreign Country*, Cambridge, Cambridge University Press.

OVIDE, 2008, *Tristes Pontiques*, trad. Marie Darrieussecq, Paris, POL.

SAYAD Abdelmalek, 2006a, *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité. 1. L'illusion du provisoire*, Paris, éditions Raisons d'agir.

SAYAD Abdelmalek, 2006b, *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité. 2. Les enfants illégitimes*, Paris, éditions Raisons d'agir.

SCIORRA Joseph, 2011, « Locating Memory : Longing, Place, and Autobiography in Vincenzo Ancona's Sicilian Poetry », in Joseph Sciorra (ed.), *Italian Folk : Vernacular Culture in Italian-American Lives*, New York, Fordham University Press : 107-131.

STAROBINSKI Jean, 1966, « Le concept de nostalgie », *Diogenes*, 54 : 92-115.

RUSHDIE Salman, 1992, *Imaginary Homelands. Essays and Criticism 1981-1991*, New York, Penguin Books.